

Le RASOIR

N^o 52
15 centimes



- Un collège embarrassé.
- ce n'est pas le tout d'avoir le Hérisson, c'est de savoir par où le prendre,

Rédacteur en chef:
CARLOS DE BADAJOZ.

Bureaux:
Place Ste-Barbe, N° 6.
A LIÈGE.

27 AOUT 1871.

Troisième Année.

Abonnement:
Belgique, Un an, franco fr. 4,50.
Etranger, Port en sus.

LE RASOIR

JOURNAL SATIRIQUE

Paraissant tous les quinze jours.

Honni soit qui mal-y pense.

En vente : à Liège, chez DÉSIÉRE, Passage-Lemonnier. — A Bruxelles, chez SACRÉ-DUQUESNE, rue des Fripiers, chez E. L'OLIVIER, rue Neuve, 48 et chez E. SARDOU, 12, Galerie St-Hubert, Passage du Prince. — A Anvers, chez CHEFFAELS, libraire, rue Marché-aux-Vaches. — A Huy, chez M^{me} MALIZARD, Station de Huy. — A Verviers, chez WEBER-CHAPUIS, Place des Récollets. — A Tournai, chez E. HUBERT, libraire, quai Poissonnier. — A Neufchâteau, chez Léandre PETIT, libraire.

AVIS.

A partir du 1^{er} Septembre les bureaux du Journal seront transférés place Ste-Barbe, N° 6.

CONSEIL COMMUNAL DE LIÈGE.

Séance du 18 Août.

Appropriation de l'île du Commerce. Détails émouvants.

Cette séance pendant laquelle on devait discuter une question si importante pour l'avenir de la ville de Liège, avait attiré un public extrêmement nombreux : on remarque dans l'auditoire des bateliers, des industriels, des propriétaires, des entrepreneurs de bâtisses, de nombreux représentants de la population Bohémienne des terrains de la dérivation, avec le bourgmestre de l'île, un vénérable vieillard qui l'habite depuis sa formation, et dont les administrés ont toujours béni le gouvernement patriarcal. Il règle les différends qui s'élèvent parmi les Bohémiens de l'île; toujours ses décisions sont acceptées avec respect, exécutées avec précision.

Quel enseignement pour le conseil ! On voit aussi dans l'auditoire les parents jusqu'au vingt quatrième degré des membres du conseil intéressés dans la question. Ils remplissent la salle. Les Bohémiens leur lancent des regards fauves. A chaque instant on craint une collision. On parle de les attacher tous.

M. PIERCOT président. La séance est ouverte.

M. MOTTARD. La commission du contentieux est d'avis que l'art 68 de la loi communale est applicable aux membres parents jusqu'au 24^e degré, de personnes faisant partie de la société civile constituée pour l'exploitain de l'île du Commerce.

UNE VOIX DANS LA SALLE. Dites donc pour l'exploitation de la caisse communale !

M. LE PRÉSIDENT. Je prie l'auditoire de ne pas préjuger la question.

M. BOURDON donne lecture d'une lettre de M. Philips de Maestricht, demandant un ajournement indéfini. Vous serez sans doute de notre avis, dit-il : il n'y a pas lieu de donner suite à cette lettre.

M. DELHEID (imitant le ton du bouillant Achille dans la belle Hélène).

Pourquoi ça ? En demandant l'ajournement, M. Philips se conforme aux précédents.

M. BOURDON. Outre les plans que vous connaissez, l'administration a reçu 27,891 plans nouveaux. Parmi ces projets, celui qui est recommandé par la chambre de commerce paraît le plus propre à satisfaire à toutes les exigences. Seulement il est difficile de savoir exactement ce qu'elle désire, la chambre de commerce.

M. DEMANY cherche la solution du problème en posant une question de philosophie transcendante : l'amour-propre naturel à l'homme étant donné, dit-il, où est le véritable courage ?

M. CORMAN à son voisin : comprenez-vous ?

M. LHOIST-SARTON. Ma foi non !

M. CORMAN. Ni moi non plus.

M. DEMANY. M. D'Andrimont comparait autrefois l'île du Commerce au personnage de Marcel des Hugenots : C'est un diamant brut enchassé dans du fer, disait-il. Je comparerais plus volontiers notre position à celle d'un homme qui a gagné un éléphant à la loterie.

M. LEFEBVRE-PIRNAY. Ce n'est pas un éléphant, c'est un porc-épic.

M. WARNANT. Non ! C'est un hérisson.

M. LE PRÉSIDENT. Messieurs la question est grosse de difficultés ; ne l'en hérissons pas davantage. (M. Piercot se voile la face).

M. BERARD proteste contre le pitoyable calembour que le président du conseil vient de se permettre.

M. PIERCOT. Pardon Messieurs ! Il m'a échappé ! cela ne m'arrivera plus.

BAIWR à son voisin dans l'auditoire. Là ! c'est comm' li jou qu'il a metou les pèces à l'association libérale, avou l'convention d'Anvers.

CRAHAY, tout haut. Ji n'el frai pu de mame !

Bruit, protestation, tumulte.

Le président agite sa sonnette et menace de faire évacuer la salle si l'on se permet encore de semblables allusions. Le calme se rétablit peu à peu.

M. DEMANY continue. C'est une chose convenue : Nous avons tous plus ou moins changé d'opinion dans cette affaire.

LE PUBLIC. Bravo ! bravo !

M. NAGANT (avec fureur). Je proteste.

M. LE PRÉSIDENT. Calmez-vous, M. NAGANT.

M. NAGANT. Je ne puis pas avoir changé d'opinion, puisque je n'en ai jamais eu.

Bruyante hilarité.

M. DEMANY. Le plan de l'Immobilier a pour but, en créant un méchant petit bassin, de nous y faire cracher au bassin. Voilà 15 ans qu'on étudie la question ; elle n'est pas encore mûre et je demande qu'on la laisse mûrir davantage. Je propose l'ajournement.

M. RENIER-MALHERBE. Pour moi le point capital de la question est de donner satisfaction aux intérêts de la démocratie. Que devons-nous faire pour cela ? Démocratiser les capitaux, les diviser pour leur faire produire de gros intérêts.

Je ne vois qu'un moyen de sortir du guépier où nous nous sommes fourrés.

Traçons avec l'Immobilier ; fessons-la bénéficiaire d'immenses profits tirés de la poche de ce vulgum pecus qu'on appelle les contribuables. Voilà ce que j'appelle la démocratisation pratique des capitaux.

M. BOURDON. De même que la parole a été donnée à la femme pour dissimuler sa pensée . . .

M. DELBOUILLE. Ah ! M. Bourdon, vous êtes peu galant.

M. BOURDON . . . les chiffres en matière administrative, servent à cacher la réalité des faits.

M. Demany vous a tout-à-l'heure jeté à la tête des colonnes de chiffres ; je suivrai le même procédé et comme vous n'y comprendrez rien, ni lui non plus, pas plus que le public ni que moi-même, je pourrai espérer avoir répondu à tous les arguments d'une manière triomphante.

250,000 francs d'un côté ; 20,200 mètres de terrain de l'autre, 90,000 francs pour reconstruction du mur de la chapelle du Paradis, 600,000 pour la canalisation et le pavage, tout ça représente pour la ville une économie providentielle de 90000 francs. J'ai dit.

M. WARNANT. Je trouve vraiment adorable la combinaison financière de M. Bourdon : il réussit à faire sortir de la caisse communale une somme fort rondelette, sans lui donner la moindre compensation. L'opération se traduit par un déficit de 600,000 fr.

Vers quelle rive devons-nous faire voguer présentement la barque communale ?

Je répéterai comme on l'a dit tout à l'heure : vous n'en savez rien ni moi non plus. Mieux vaut donc réserver la question et ne pas engager l'avenir. La population, soyez en convaincus, nous sera reconnaissante de ce que nous n'aurons rien fait ; elle nous tressera des couronnes, elle jettera des fleurs sous nos pas, quand nous descendrons les degrés de l'hôtel-de-ville et peut-être, ira-t-elle jusqu'à nous couler en bronze, car, vous le savez, à Liège on n'est pas chiche de statues.

M. HANSENS. L'idée de voir ma statue orner une de nos places publiques me sourit ; aussi avant de me prononcer, je désire avoir tous mes apaisements. Je propose d'envoyer une députation en Angleterre. Cette députation se rendra auprès de Robison Crusoé et de Selkirk ; ces gens là se sont occupés longtemps de l'appropriation des îles et ils connaissent la manière de s'en servir. Je regrette que l'on n'ait pas songé à prendre des renseignements auprès de M. Reynald qui nous racontait dernièrement son naufrage et son séjour aux îles Auckland.

M. BOURDON. En réponse à l'observation de l'honorable M. Hanssens, je lui ferai remarquer qu'il y a une grande différence entre les îles Auckland et l'île de commerce. Les îles Auckland sont désertes et ceux qui momentanément y avaient établi leurs pénates n'avaient pas à ménager les intérêts de nombreux voisins.

M. NAGANT. Je tiens à justifier mon vote. Il me semble qu'il serait peut-être préférable d'attendre encore avant de se prononcer.

M. GILLOX. Toujours très-fort, M. Nagant !

M. PIERCOT met aux voix le projet de la société immobilière qui est rejeté à parité de voix.

La séance est levée aux applaudissements du public en général et de M. Marcellis en particulier.

VÉRITAS.

Encore histoire de politiquer.

A l'heure où nous sommes la politique chôme.

Nos ministres se mettent au vert dans l'espoir sans doute de brouter un jour quelques plantes d'Ellabore. S'il en pouvait être ainsi ! Mais nous devons avouer que nous avons peu de confiance dans les effets du régime qu'ils se donnent, et nous redoutons de voir recommencer dans un avenir très-proche les interminables et insignifiantes discussions qui ont signalé les derniers débats parlementaires.

Insignifiants, disons-nous, parce que les meilleures raisons venaient se briser contre l'entêtement commandé des moutons de Panurge.

Une des premières causes qui doivent être soumises à la sagacité de nos gouvernants est, sans contredit, la réforme militaire.

Après les horribles désastres qui ont fait des mois écoulés un des époques les plus lamentables de l'histoire, alors que nous avons encore sous les yeux les ruines sanglantes amoncelées par l'aveugle furie de deux peuples en armes, il semblerait que les nations dussent faire un retour sur elles-mêmes, et se dire qu'enfin la raison doit planer affranchie au-dessus des passions, des idées de conquête, et des tendances envahissantes de l'absolutisme. Mais point.

Les peuples arment, arment tous les jours, comme si le torrent de sang que nous inondait naguère, après s'être un instant desséché sous l'ardeur de la canicule, devait se gonfler plus fort que jamais aux premières intempéries de l'hiver.

Nous autres Belges, qui ne sommes forts que de notre faiblesse, nous semblons suivre et partager les inquiétudes et les préoccupations de nos puissants voisins.

Il serait oiseux de chercher à contredire les partisans de l'augmentation de nos forces militaires. Leurs opinions, selon eux, reposent sur les arguments aussi inébranlables que les rochers de Gibraltar. Question débattue trop souvent du reste pour offrir quel intérêt. — Il nous paraît pourtant que notre armée, malgré sa vaillance et l'augmentation du nombre de ses combattants, ne pourrait offrir qu'une bien faible résistance au plus fort de nos voisins, s'il lui prenait appétit de notre territoire.

Si après Sedan la Prusse avait cru convenable de goûter de notre pays, notre mauvais accueil n'eût pu que faire sourire ses hordes victorieuses.

Et, en supposant que l'armée française eût maintenu son programme en allant jusque Berlin, qui eût pu, à son retour dans ses foyers, contrarier ses fantaisies en admettant qu'elle eût pris le désir de passer par chez nous ?

Nous nous faisons des services que l'armée, revue et considérablement augmentée, peut nous rendre au besoin, la plus magnifique idée et, l'avouerai-je, nous sommes même fiers de nos illusions ! Mais d'un autre côté nous ne voyons pas sans tristesse les bienfaits perdus et dont une sage économie pourrait doter notre pays.

Un dégrèvement considérable d'impôts serait bien préférable au retentissement des trompettes. Et l'argent que l'on jette en pâture au soleil et aux regards des badauds sous formes d'épaulettes et de clinquants, serait mille fois mieux placés dans les écoles et la chaumière du pauvre.

HENRIOT.

Nos blagueurs.

Se prennent-ils au sérieux ? Non, sans doute ; c'est pourquoi ils usent de tant de moyens pour se faire prendre au sérieux par ceux qui les écoutent.

Le blagueur est généralement pourvu d'une certaine dose de suffisance, et lorsqu'il vous parle, c'est avec un air convaincu qui ne le cède en rien aux gens qui vous disent simplement la vérité.

Il est, après cela, assez inoffensif ; tout son petit plaisir consiste à vous faire voir au microscope ce que lui voit à l'œil nu, et s'il en impose, ce n'est guère qu'à ceux qui l'entendent pour la première fois.

Ainsi quand ***, le blagueur que vous savez, vient vous dire : « Les affaires ne vont pas, je n'ai fait que 500 francs aujourd'hui. » Vous savez bien ce qu'il vous en faut prendre. Les affaires vont, et *** n'a pas fait 500 francs.

Ce n'est que l'homme crédule qui ne connaît pas *** qui pourrait se dire : « Ce Monsieur là doit faire des affaires d'or. »

Ou bien, que cet autre blagueur vous explique comme quoi, de l'après-midi, il n'a rien fait, il ne s'est occupé que de ses journaux, et n'a écrit qu'un article, vous saurez bien que « ses journaux » c'est... un journal, un tout petit journal, que vous ne lisez pas, mais qu'il vous lit pour se dédommager ; et que l'article rédigé dans l'après-midi est un article qui n'a vu la lumière qu'après bien des jours d'incessante incubation.

Ce n'est encore que l'individu crédule qui se dira : « Quel homme ! il a écrit dans des journaux, et il dit qu'il n'a rien fait. »

Ou bien, enfin, si ***, troisième blagueur, vous dit que, ayant trouvé l'occasion de faire une charité, il a donné un beau billet de banque, sauf à dire un moment après à votre voisin qu'il a fait don seulement d'un louis, vous pensez bien que dans l'intimité, ou parviendrait à lui faire avouer qu'il n'a rien donné du tout.

Et ce n'est toujours que l'homme crédule cité plus haut qui se dira : « Voilà un monsieur bien généreux. »

On pourrait citer nombre d'autres exemples, mais cela suffit, je pense.

Voilà pour qui ne connaît pas nos blagueurs.

Mais, celui qui les connaît un peu procède d'autre sorte : Par politesse, il les écoute feint de les croire et accepte sans sourciller les faits les plus étranges, quitte à n'en garder que ce qu'il en veut. On leur laisse ainsi leur innocente satisfaction.

Innocente en effet, car, tant que le blagueur reste blagueur, c'est-à-dire, tant qu'il ne parle que de lui, il n'y a de mal pour personne.

Cependant, toute innocente que soit cette satisfaction, il ne serait pas mauvais peut-être de la calmer un peu en faisant sentir à nos blagueurs que nous n'ajoutons pas toujours foi à ce qu'ils nous disent.

Les Français, sont dit-on, essentiellement blagueurs ; eh bien, il me semble qu'on ne va pas trop mal chez nous et qu'on marche on ne peut mieux sur leurs traces. Modérons-nous un peu.

Blaguons, soit, mais, si nous cessons d'être vrais, restons du moins vraisemblables.

ASTHON.

L'Etudiante d'autrefois.

(Suite et Fin.)

La partie fine au restaurant était du domaine du roman. Offrir une bague de six francs, c'était tout-à-fait grand seigneur.

Et comme on faisait l'école buissonnière dans les fourrés de Kinkempois ! Et qu'il faisait bon remonter en bateau jusqu'à l'île de Rénory ! Quelles débauches de café au lait et de tartes aux prunes sous les tonnelles du père Henin !

Mais l'étudiante est morte. *Sta viator*, et verse une pleur sur cette page ou j'élève à sa mémoire un monument de style rococo.

Nous allions de Jeanne à Clarisse,
Gazons verts où le pied vous glisse !...
Quels souvenirs à la Parry !

— Hélas, hélas le front se plisse,
Le temps coule... tout est fini.

Tout est fini... Heureusement que tout recommence, c'est la loi. Et quand on y réfléchit, est-ce que les types se perdent, ou plutôt ne font-ils que se transformer légèrement pour ne pas trop jurer avec le décor nouveau de la pièce en vogue ?

N'ai-je pas cru voir quelquefois, le soir, vers les faubourgs, glisser légèrement des ombres gracieuses qui me rappelaient des figures oubliées ? Robe élégante et simple, allure honnête, petits pieds rapides, regards de fauvette curieuse... Était-ce donc le fantôme de l'Etudiante d'autrefois, ou plutôt quelque rare et précieux spécimen de l'espèce que j'avais cru perdue ?

..

Qui sait ? peut-être des recherches intelligentes et consciencieuses feraient-elles découvrir, dans les régions les plus éloignées de Vinave-d'Île et du Pavillon de Flore, une jolie fille de dix-huit à vingt ans, rieuse et naïve, qui n'ait pas jeté son dernier chapeau de dix francs par dessus les lustres, qui n'ait pas rompu toute relation avec l'aiguille et le dé à coudre et surtout qui n'ait pas appris à dire : tu peux te fouiller.

Cherchons. C'est un but glorieux que nous nous proposons d'atteindre, et combien douce serait la récompense de l'investigateur patient et infatigable qui découvrirait, sous les couches superposées de plusieurs générations féminines galantes, une Etudiante d'autrefois !

Consacrons-nous à cette tâche, et puissions-nous revoir l'aimable petit camarade en jupon qui nous brodait des mouchoirs, cousait de ses mains travailleuses nos cahiers d'université, — et repoussait si fièrement les présents d'Artaxercès.

**

Puissions-nous retrouver ce lutin de la chambre garnie, qui savait bourrer une pipe et remettre un bouton.

Cette bonne petite fille sans calcul et sans arrière-pensée, qui faisait l'amour pour l'amour.

Cette grisette tutélaire qui nous arrachait le soir à l'abrutissement des cartes et à la monomanie du domino, et qui sauvait du moins une partie de nous-même en nous empêchant de boire tous les jours comme des trous ou de parler politique comme des épiciers retirés.

Cette fée bienfaisante qui.... arrêtez-moi, je vous en prie, et tenez-moi bien.

**

Et si je n'ai pas la pure joie de découvrir, au fond de quelque crypte inconnue, la dernière des Etudiantes d'autrefois, ne me dites pas...

Non, ne me le dites pas ; laissez-moi m'avouer seul à moi-même, dans le morne silence qui sied aux regrets éternels, que s'il n'existe plus pour moi d'étudiante c'est peut-être parce....

Parce que je ne suis plus Etudiant.

A. S.

Petit Dictionnaire à l'usage des abrutis.

Lafontaine. — L'abbé de l'Épée des animaux.

Grues. — Femelle du dindon que l'on rencontre le soir sur le boulevard et dont on se sert pour lever les marchandises.

Silence. — Faisceau que l'on devrait souvent observer.

Point de vue. — Horizon très borné.

Dindon. — Son de cloche.

Gazons. — Herbes très peu employées maintenant dans les conversations.

Herbette. — Ne vous ôte pas le vôtre malheureusement, quand vous êtes dessus.

Cigare. — Réunion de six stations que l'on fume.

Eccentrique. — Être bizarre à l'aide duquel les trains changent de voies.

Y. Y.

Solution du mot carré N° 31.

E T A N G
T E N I A
A N T A N
N I A I S
G A N S E

Personne ne nous a envoyé cette solution.

Réponse à la question.

Les femmes ressemblent à des girouettes en ce qu'elles ne se fixent que lorsqu'elles se rouillent.

Ont trouvé cette réponse : Julie et Charles.

Annonces.

MONITEUR DES ANNONCES

DE LA VILLE DE LIÈGE.

5 CENTIMES LA LIGNE.

Bureaux : Passage-Lemonnier, 25.

HORLOGERIE

JOSEPH PECKLERS et frère,

Place du Marché et rue des Mineurs, 4,

MONTRES EN OR ET EN ARGENT.

Grand choix de pendules dorées et autres. Cadres pour cafés. Coucous chantants à chaînes et à ressorts. Réveils et horloges en tous genres. Réveille-matin, depuis 6 fr. Le tout garanti sur facture.

Verres doubles en cristal à fr. 0-50.

PIERRE HAUWEGHEN

PROFESSEUR D'ESCRIME

18, Ile de Commerce, (derrière le Manège).

Imp. et lith. de J. Daxhelet, Pass.-Lemonnier, 12.

ACTUALITÉS.



l'immobilière — moi, je prends le hérisson et je le mange.
la ville — Et qu'est ce qui me reste.
l'immo — Les épines, parbleu!

les insulaires de l'île de Commerce apprenant
que le projet de l'immobilière a été rejeté.

ils se rendent chez Warnant et Demany
pour leur offrir un brevet d'honneur
de citoyen de l'île.



Les Liégeois cherchant un nouveau plan pour l'île de commerce.



l'île de Commerce.
— Tout ce que je vois, c'est que je vais
encore garder longtemps ma vermine.

— Mais que vais-je faire de mon île, mon Dieu!
— Tiens donc! faites en un parc

dix ans après
Un parc charmant au lieu d'un campement
de bohémiens. — quelle force que l'opinion publique



— Promenade en mer.
Les ministres dégouttent.

A Ostende
un Royal plongeon.

— Le bon Wasseige —
— Quelle chaleur, ma petite mère.
— Oh, ceci n'est rien, nous avons eu 30 degrés.
— Sapristi! pour une petite ville.

RÉBUS PAR GARITTE MORESNET.

